

Violence I

Solange Lévesque

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1994). Violence I. *Jeu*, (72), 162–165.

Persona

Solange Lévesque

Violence I

C'est probablement dans les dix dernières années que la violence est progressivement devenue un personnage. Un personnage de plus en plus familier ; peut-être même l'un des personnages principaux de notre théâtre quotidien. Chaque jour, les informations télévisées, les journaux et les magazines livrent à domicile leur lourd chargement de violences de toutes sortes ; il est vrai que chaque jour, à Sarajevo, à Bagdad, à Kigali, à Port-au-Prince, au Moyen-Orient et en Algérie, se produisent des massacres tous plus barbares les uns que les autres. Des mares de sang sur le sol, des corps humiliés, déchiquetés, mutilés, brûlés, violés nous sont donnés à voir aux nouvelles télévisées presque chaque soir. S'ajoutent à cela nos violences locales. Les arguments suivants nous sont fréquemment servis à titre de caution : « Ce sont des choses réelles qui arrivent actuellement, il faut qu'elles soient vues et connues. C'est la vie. »

Je veux bien.

C'est bien connu : la télé réussit à nous convaincre insidieusement que ce qu'elle nous montre est la réalité ; au pire, on en oublie qu'en tant que spectateurs, par exemple, de ce spectacle que constituent les nouvelles télévisées, nous nous trouvons devant une série de séquences choisies, cadrées, montées, mises en scène, agrémentées de musique, ponctuées d'un commentaire, accompagnées parfois de dialogues. Entre les téléromans et les sports, *the show must go on*.

Je veux bien, mais.

Il y a quelques mois, la petite Zlata, treize ans, était de passage à Montréal pour le lancement du journal de guerre qu'elle a rédigé à Sarajevo pendant deux années de privations et de bombardements ; à la télévision d'État, l'émission *le Point* y consacrait une soirée. Sur le plateau : la jeune auteure, ses parents, et des enfants montréalais qui étaient invités à lui poser des questions. Ensuite, on offrait à ses parents la possibilité de parler à leurs proches restés à Sarajevo. Tout cela en direct.



Ils nous appartient
(dessin humoristique de
Widhopff, *Dictionnaire des
illustrateurs, 1800-1914* de
Marcus Osterwalder, Paris,
Hubschmid & Bouret,
1983, p. 1125).

Je veux bien.

Mais quand la caméra effectue un zoom rapide pour capter le tremblement de la paupière qui annonce une larme, quand elle insiste, indiscreète, pour saisir le moindre mouvement affectif, quand elle fouille le visage, traque sans pudeur ni respect le geste qui pourrait trahir l'émotion, et quand le micro se tient là, témoin avide, pour que tout le pays puisse écouter la conversation forcément si personnelle de deux proches qui ne se sont pas parlé depuis des mois peut-être, et dont la vie est menacée par la guerre, je bondis. Quelqu'un me fait violence, qui n'est ni serbe ni croate. Je me dis que quelque chose devrait arriver, serait absolument nécessaire, mais quoi ? Un débat public ? Quelque chose qui arrêterait cette violence qui vient décupler l'autre violence, dont elle fait son beurre. Ce serait, il me semble, à notre portée. Et puis, je me demande s'il n'est pas déjà trop tard...


Comment
tracer la ligne
démarrant l'art,
c'est-à-dire
une manifestation
qui a un sens
pour l'être humain,
d'une violence
morbide
ou perverse ?


Chaque jour, à la télé, les victimes des coups de toutes sortes, des guerres et des massacres sont épiées, prises au piège de cette caméra qui cherche le gros plan, qui attend impudiquement le moment où sa victime va craquer, qui fouille le lieu où la douleur va éclater ; chaque jour des personnes sont piégées par ce montage qui découpe un contexte, qui juxtapose les événements, piégées par les impératifs du show-business auxquels se soumet de plus en plus l'information avec ses *besoins* indiscutables. Cette violence-là est aussi terrible que l'autre, et son auteur n'est jamais identifié ; à cause d'un système de plus en plus complexe, il est d'ailleurs devenu impossible à identifier. Dans la mise en scène du spectacle qu'est devenue la diffusion des informations quotidiennes, la victime est transformée, à son corps défendant, en complice de l'autre violence jamais nommée, celle de l'écran qui veut son *show*, un bon *show*, c'est-à-dire un *show* qui *must go on*, qui fait vrai, qui fait battre les cœurs et grimper les cotes d'écoute, un *show* qui prétend montrer, *tout* montrer, *tout* maîtriser. « Nous avons des images », dit le journaliste. — Et quoi encore ? Entendons-nous bien : ce n'est pas au médium télévision que je m'en prends, mais bien à la manière dont on en fait parfois usage.

Je ne parlerai pas des huit, quand ce n'est pas douze ou seize messages publicitaires à l'heure.

Au cinéma, on s'attend à voir un film ; le film qu'on a choisi, quand on a payé sa place ; mais non, il faudra payer d'une autre manière : quinze ou vingt minutes de bandes annonces montées de manière à titiller la curiosité du spectateur en réunissant les scènes ou fragments de scènes les plus accrocheurs (c'est-à-dire, la plupart du temps, les plus violents, car la scène de violence a supplanté la scène d'amour) : cris, menaces, viols, coups de feu, de couteau ou de poing, sortis de leur contexte, autonomes, privés de tout sens, qui volent la vedette au réalisateur, aux acteurs même, et qui s'attaquent donc directement au spectateur.

Les recherches s'accumulent, qui établissent un rapport direct entre la violence gratuite dans les émissions destinées aux jeunes, et la montée des actes violents (et gratuits) dans ce groupe de la population. Mais il ne suffit pas de compter les meurtres et les coups « à l'heure », il faut sérieusement s'interroger sur ce que l'émergence et surtout la popularité de toute cette violence signifie, sur ce qu'elle masque, et dans quoi elle prend racine.

Je ne parlerai pas non plus du cinéma américain.

Au coin de la rue, on peut maintenant se procurer pour quelques dollars des vidéos dits XXX. Les plus en demande, dit le locateur, sont ceux où il y a « le plus d'action ». Il a, pour parler de l'usage des armes, de la violence et de la force dans les films pornographiques, des petits mots tout simples, inoffensifs. Dans le commerce de l'érotisme à tous crins, la violence est « un gros vendeur ».

Oui, je sais, il y a les grandes et les petites violences, et on ne peut pas les comparer.

Je veux bien.

Au Musée d'art contemporain, le printemps dernier, une salle était consacrée aux fresques d'un peintre qui représentaient des corps masculins nus, entravés par des chaînes, le crâne rasé, rappelant les *skinheads*. Le tout dans la lignée d'un certain érotisme sado-masochiste. « Bah !... On en voit tous les jours. » Oui, je sais. Je sais : l'art doit déranger. Il est là pour ça. Mais est-il là pour nous habituer à supporter la violence ? Cet automne, le Musée récidive. Manifestement, il ne veut pas être en reste ; il veut faire ses frais, lui aussi, se « gérer positivement », peut-être. On y expose donc maintenant l'œuvre d'un photographe qui a fixé sur pellicule des fragments de cadavres de tous âges. Sa source d'inspiration : les effectifs d'une morgue. « Osez regarder un sujet tabou », dit le slogan publicitaire surmontant certaines de ces photographies publiées dans les journaux.

« Regarder un sujet tabou », je veux bien.

C'est pourquoi j'écris cet article. Mais pour tenter de « regarder un sujet tabou » (la mort ou la violence), est-il utile que nous exposions des « œuvres » montrant par exemple cette main déjà à moitié rongée par la putréfaction ?

Je sais, il faut faire la part des choses. De la grande et de la petite violence. Je sais.

La « musak » qui nous est imposée de plus en plus, partout, dans le métro, dans les salles d'attente, au téléphone quand on attend une communication, dans toutes les boutiques et tous les lieux publics, elle est violente, elle aussi, à sa manière. Elle veut nous détendre de force. Mais comparée aux autres, elle apparaît toute petite. Ici, en personnage masqué.

« Tout est dans la manière », dit-on. Je veux bien.

Je ne peux pas oublier les cours où l'on m'a enseigné les mécanismes de base de tout conditionnement. Un exemple de cette mécanique : on présente un stimulus visuel (un être humain qui en frappe un autre, disons) à un sujet (un être humain témoin) ; ce stimulus est, par exemple, jugé « désagréable » ou même « insoutenable » par le sujet. Parallèlement à son témoignage, le malaise qu'il ressent peut être constaté scientifiquement par la mesure de certaines réactions physiques : battements cardiaques modifiés, rythme respiratoire, déglutition, transpiration, etc. Au bout d'un certain temps, si le sujet

continue d'être exposé au stimulus, une habituation se crée ; ses réactions physiques s'atténuent pour revenir peu à peu à la normale, et, de plus en plus, il peut supporter la vue du stimulus ; le voilà « habitué ». Les émotions se sont émoussées ; nous nous retrouvons devant un sujet plus aguerri. En lui re-présentant, par exemple, une scène de violence un certain nombre de fois, on pourrait arriver à ce que ses réactions soient pratiquement nulles. La scène fera partie d'un nouveau bagage auquel il est habitué. On peut imaginer que s'il se trouvait en présence de la même scène violente, par exemple dans la rue, il pourrait passer son chemin sans trop s'émouvoir. Par diverses manœuvres (de renforcements-récompenses, par exemple, et d'associations agréables pour lui), on pourrait même l'amener à éprouver des émotions agréables, voire du plaisir face au stimulus en question, au point qu'il se mette à le rechercher.

Je ne veux pas de censure, je ne veux pas qu'on dresse une liste de ce qui est esthétique ou pas, permis ou pas. Je sais que la violence fait partie du bagage humain. Je ne sais pas ce qu'on pourrait faire, autrement que de s'interroger, le plus vite possible, et de manière très large, sur ce phénomène de la présence de la violence, surtout quand elle s'impose en tant que personnage principal, un personnage qu'on rencontre de plus en plus souvent dans tous les lieux de notre vie. Ensuite, il faudrait agir. Mais comment ? Je cherche.

Je sais que face au phénomène d'une violence de plus en plus médiatisée, et qui envahit d'une manière aussi insidieuse qu'inquiétante le champ des arts, je me pose des questions. Plusieurs questions. Quand peut-on parler d'une violence gratuite ? D'une violence manipulatrice ou mercantile ? Comment tracer la ligne démarquant l'art, c'est-à-dire une manifestation qui a un sens pour l'être humain¹, d'une violence morbide ou perverse ?

Sans devenir censeur, comment établir la frontière entre art et morbidité ? Entre information et sensationnalisme ? Entre intégrité et complaisance ?

Et au théâtre ? Qu'en est-il ? Que dire d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Shakespeare, de Corneille et de tous les autres, jusqu'à Koltès, jusqu'à Dubé, Tremblay, etc. ? La suite au prochain numéro, dans « Violence II ». ♦

1. Dans la définition du *Petit Robert* (1970) : « L'expression par les œuvres de l'homme d'un idéal esthétique [...] chacun des modes d'expression de la beauté. »